



**HAL**  
open science

## La Première Guerre mondiale au prisme de la langue : entretien avec Odile Roynette

Virginie Lethier

► **To cite this version:**

Virginie Lethier. La Première Guerre mondiale au prisme de la langue : entretien avec Odile Roynette. *Semen - Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, 2019, 47, pp.149-157. 10.4000/semen.12854 . hal-02462525

**HAL Id: hal-02462525**

**<https://hal.science/hal-02462525>**

Submitted on 8 Dec 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Odile ROYNETTE & Virginie LETHIER  
Université de Franche-Comté  
ELLIADD (EA 4661)

## La Première Guerre mondiale au prisme de la langue : entretien avec Odile Roynette par Virginie Lethier

**Virginie Lethier<sup>1</sup>** : Actuellement maîtresse de conférences habilitée en histoire contemporaine à l'Université Bourgogne-Franche-Comté (laboratoire ELLIADD), tu es spécialiste de l'histoire des guerres et du genre aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Tu participes activement à une meilleure connaissance de la Première Guerre mondiale par ton implication dans différents chantiers interdisciplinaires, situés à l'interface de l'histoire et de la linguistique, qui ne manquent pas de faire résonner des travaux fondateurs en analyse du discours (Maldidier, Normand, Robin 1972 ; Robin 1973 ; Guilhaumou, Maldidier, Prost *et al.* 1974).

Commençons par retracer brièvement ton parcours pour les lecteurs de *Semen*. Après avoir livré une précieuse contribution à la nouvelle histoire militaire française grâce à ta thèse sur le service militaire et ses liens avec la construction de l'identité masculine dans la société française de la III<sup>e</sup> République (Roynette 2000), tu as initié une « exploration de l'imaginaire social » des soldats en investissant une entrée linguistique. *Les Mots des soldats* (Roynette 2004) matérialise ce tournant langagier dans ta propre trajectoire d'historienne. Jouant avec la forme d'un dictionnaire de plus de 720 entrées, cet ouvrage s'attache à retracer la genèse et la circulation du vocabulaire entre la sphère civile et la sphère militaire, de l'époque moderne jusqu'aux années 1960. *Les Mots des tranchées. L'Invention d'une langue de guerre (1914-1919)*, publié en 2010, se concentre, pour sa part, sur la période clé que représente la Première Guerre mondiale, dont tu interrogues le statut « d'événement de langage » (Roynette 2015). Pourrais-tu nous proposer un retour sur les références et les entreprises intellectuelles qui ont nourri ton positionnement épistémologique érigeant la *langue* en objet de recherche de l'histoire?

**Odile Roynette** : Mes travaux se sont fortement inspirés des jalons posés par les plus grands spécialistes des sciences sociales depuis ce moment d'extrême créativité intellectuelle du début du XX<sup>e</sup> siècle en France, et plus largement en Europe. La *Revue de synthèse historique*, fondée par le philosophe Henri Berr, avait alors accueilli plusieurs articles de l'historien Lucien Febvre qui cherchait non seulement à démontrer aux historiens la fécondité des recherches linguistiques contemporaines,

---

1. Note de la rédaction : Virginie Lethier, maîtresse de conférences en Sciences du langage, est notamment directrice de publication de la série « Linguistique, sémiotique et communication » des Annales littéraires aux PUF.

mais aussi ce qu'il nommait « la parenté des attitudes intellectuelles » entre histoire et linguistique, susceptible d'engendrer un travail commun. De son côté, la linguistique savante, qui s'était constituée comme science du langage après 1870 dans le sillage des travaux allemands, était venue à la rencontre de l'histoire, notamment grâce au grand linguiste Antoine Meillet, élève de Gaston Paris et de Michel Bréal. Professeur de grammaire comparée au Collège de France depuis 1906, proche de l'école de Durkheim, Meillet défendait la nécessité de croiser l'approche linguistique et le travail historique afin d'entrer plus intimement dans l'évolution des sociétés. Sa leçon d'ouverture du cours de grammaire comparée au Collège de France avait dessiné le projet d'une linguistique historique fondée sur la conviction que « l'étude des mots ne peut se séparer de l'étude des choses désignées par ces mots » (Meillet 1906 : 12).

Cette conviction, pour une historienne attachée à l'exploration des imaginaires sociaux, des manières de penser et de sentir des hommes et des femmes du passé, était d'autant plus précieuse qu'il s'agissait d'une piste peu ou pas empruntée par les historiens héritiers de l'école des Annales qui, à l'instar d'Alain Corbin qui dirigea mes premiers travaux, avaient consacré leurs efforts à cette exploration. Or, la langue, au même titre que les productions matérielles par exemple, était susceptible de nous renseigner sur l'univers mental des contemporains, sur la manière dont ils concevaient leurs relations au monde et aux autres. À ce titre, Lucien Febvre, encouragé par Henri Berr, avait souligné l'intérêt de mettre en relation non seulement l'évolution linguistique et les conditions sociales dans lesquelles les langues évoluent, mais aussi celui d'explorer le rôle joué par la langue dans ce que l'historien appelait alors « l'outillage mental ». La vérité, écrivait Henri Berr en 1939, « c'est que le langage est en étroit rapport avec la vie psychique, qu'il est, depuis ses origines, psychologie en acte » (Berr 1939 : IX). Il constituait pour ces chercheurs, et donc pour nous, un lieu d'investigation possible pour une histoire culturelle et sensible tournée vers l'expérience traversée pendant la Première Guerre mondiale.

L'apport théorique de Pierre Bourdieu a constitué le second soubassement de mon approche dans *Les Mots des tranchées* (2010). Sa critique de la linguistique formelle et structurale, son refus de traiter la langue comme une « finalité sans fin », s'éloignant par conséquent des positions développées par les tenants du *Linguistic Turn*, son souci d'analyser la langue à travers ses usages, eux-mêmes insérés dans des relations de domination qu'ils contribuent à forger, la dimension performative de la parole et la nécessité de s'interroger sur les gestes, les attitudes corporelles, les postures propres à l'oralité (Bourdieu 2001), ont influencé mon travail d'historienne soucieuse d'ancrer la langue dans un ensemble de pratiques situées dans l'espace social, de prendre en compte la complexité des usages et des contextes qui modèlent la signification donnée aux mots par les contemporains, faisant de ce fait de la langue bien plus qu'un simple outil de communication, un instrument de pouvoir.

**V. L.** : En juin 2014, tu as organisé avec Gilles Siouffi et Agnès Steuckardt le colloque « La Première Guerre mondiale et la langue : approches croisées », ayant

donné lieu à l'ouvrage *La Langue sous le feu. Mots, textes, discours de la Grande Guerre* (Roynette, Siouffi, Steuckardt 2017). J'aimerais revenir sur ce projet, qui me semble avoir posé un premier jalon essentiel pour la conception et la mise en œuvre d'un dialogue interdisciplinaire effectif entre histoire et linguistique. *A contrario* des colloques interdisciplinaires européens consacrés à la Première Guerre mondiale, se cantonnant, dans les faits, à une classique pluridisciplinarité – ce qui est déjà considérable, bien entendu –, votre projet militait pour une « démarche résolument interdisciplinaire » entre histoire et linguistique. Pour la mettre en œuvre, vous avez développé une méthodologie inspirée de la recherche anglo-saxonne, consistant à repérer des « points de contacts » figurant des domaines d'exploration (ou « topics ») communs aux historiens et aux spécialistes des sciences du langage. Pourrais-tu revenir sur ces points de contacts et expliquer les apports d'une telle démarche ?

**O. R. :** Dans ce colloque, qui a bénéficié du moment intellectuel favorable lié aux commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale, notre objectif était d'initier un véritable dialogue entre les sciences du langage et les historiens, afin de montrer comment les mots peuvent rendre compte des expériences des hommes et des femmes pendant le conflit. Pour cela, nous avons cherché à isoler quatre dimensions faisant l'objet d'une investigation conjointe et susceptibles d'éclairer la guerre comme « évènement de langage ».

Le premier était consacré aux dynamiques identitaires qui rejouent alors fortement, faisant des langues des lieux d'affirmation, voire d'exaltation, des « caractères nationaux » dans le prolongement des logiques antérieures à 1914 et, dans le même temps, des espaces de contacts culturels et d'hybridation langagière entre combattants appartenant à des armées étrangères ou entre occupants et occupés par exemple<sup>2</sup>.

Le deuxième point de rencontre entre disciplines était l'observation des pratiques de l'écrit grâce au développement remarquable des correspondances, et, plus largement, des écrits du for privé, qui ont permis aux contemporains de tous les milieux sociaux de mieux supporter le poids de la guerre au quotidien. Notre approche a permis de souligner l'importance du moment 1914-1918 dans l'appropriation de la langue nationale et l'émergence d'une forme d'*interlingua* entre une norme en phase d'appropriation perçue comme émancipatrice et la pratique langagière orale.

Nous avons également exploré la question des néologismes en temps de guerre et celle de l'argot des tranchées qui, en France notamment, a fait couler beaucoup d'encre pendant le conflit lui-même. L'approche lexicométrique a permis de souligner le caractère relativement marginal de « l'argot des tranchées » dans les pratiques écrites, le faible taux des néologismes enregistrés dans les dictionnaires, ce qui souligne bien à quel point la « langue de guerre » fut bien une « invention »

2. Perspective développée dans Declercq C., Walker J. (dir.), 2016, *Languages and First World War*, vol. 1, *Communicating in a Transnational War*, et vol. 2, *Representation and Memory*, Basingstoke, Palgrave Macmillan.

employée dans le processus de mobilisation culturelle des nations en guerre. Reste toutefois le vaste continent des pratiques orales – comment parlait un combattant selon le contexte et le moment – et la question du partage d’un vocabulaire issu du milieu militaire par un plus grand nombre, qui nous est en grande partie inaccessible pour cette période.

Enfin, l’ouvrage souligne le rôle des intellectuels, et en particulier celui des écrivains-combattants, dans l’attention portée aux effets de la guerre sur la langue, de l’incorporation d’une part d’oralité largement réinventée – on pense ici au *Feu* d’Henri Barbusse (1916) – à la mise au point d’une poétique nouvelle, par les surréalistes notamment.

**V. L. :** Initié par Agnès Steuckardt<sup>3</sup>, le projet de recherche *Corpus 14*<sup>4</sup> construit et travaille l’interdisciplinarité entre histoire et linguistique à partir de l’exploitation croisée d’archives textuelles, offrant un accès extrêmement précieux aux productions écrites populaires. Les premiers résultats de ce projet ont été notamment valorisés dans l’ouvrage *Entre village et tranchées. L’Écriture de Poilus ordinaires* (2015). Quels sont les principaux enseignements tirés des premiers développements de ce projet ?

**O. R. :** Le projet de recherche *Corpus 14* a d’abord abouti à la collecte et à la transcription de 659 lettres et cartes postales écrites entre août 1914 et septembre 1916, principalement dans plusieurs familles héraultaises. Ces correspondances numérisées et indexées<sup>5</sup> permettent d’interroger le rapport du midi languedocien à l’effort de guerre, bien connu des historiens depuis les travaux pionniers de Jules Maurin (1982), et aussi de dépasser la vision dominante du témoin « ordinaire » forgée à la lecture des carnets du tonnelier Louis Barthas (Cazals 2003)<sup>6</sup>. Contrairement à Louis Barthas, premier au certificat d’études de son canton, lecteur avide de « grande » littérature (Victor Hugo, Émile Zola ou encore Anatole France notamment), militant syndicaliste et secrétaire de la section locale du parti socialiste, les scripteurs qui s’expriment ici ne lisent pas, ou très peu, et n’ont pas d’engagement politique affiché, même s’ils ont des convictions. Plus proches, en cela, de l’immense majorité de la population française, leurs écrits pourraient donc être considérés comme plus représentatifs – si du moins cette notion a un sens – de l’expérience et des émotions du plus grand nombre.

L’étude formelle et l’analyse de contenu, au-delà de l’apparente banalité des propos échangés, soulignent la richesse des différents messages conscients et

3. Praxiling, UMR 5267 CNRS – Université Paul-Valéry Montpellier-3.

4. <https://www.univ-montp3.fr/corpus14/index.html>

5. Consultables sur <https://www.univ-montp3.fr/corpus14/> et <https://www.ortolang.fr/market/corpora/corpus14/>

6. Rémy Cazals écrit dans la préface de la première édition (1978) que Barthas « devient un témoin extraordinairement précieux parce qu’il est un témoin ordinaire » (*ibid.*, p. 9). Voir aussi l’article paru dans le blog du journaliste du *Monde* Antoine Flandrin à l’occasion de l’édition du centenaire des carnets de Louis Barthas, « La guerre sans mensonges », daté du 28 janvier 2014.

inconscients contenus dans ces lettres. Soucieux de les étudier pleinement comme des textes, les contributeurs de l'ouvrage *Entre village et tranchées. L'Écriture de Poilus ordinaires* s'interrogent sur la langue de ces « peu-lettrés », pour reprendre une catégorie d'analyse forgée par Sonia Branca-Rosoff et Nathalie Schneider (1994). Ces « scripteurs maladroits » tentent d'appriivoiser les difficultés du français écrit, appris, et parfois oublié, au cours d'une scolarité primaire souvent défailante, surtout pour les femmes, qui peinent davantage que les hommes à écrire dans la langue nationale. Leur écriture apparaît à la fois plus balbutiante, davantage empreinte de régionalismes, mais aussi plus contrôlée, les femmes n'utilisant par exemple jamais les substantifs « Boche » et « Bauche » ou leurs dérivés « Alboche » et « Albauche », alors que les combattants y recourent, certes sans excès, mais plus volontiers qu'ils ne le font pour le mot « Allemand », peu employé.

L'ouvrage souligne également le poids des normes épistolaires diffusées dès l'Ancien Régime par la Bibliothèque Bleue, puis par l'école primaire au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles sont parfaitement visibles dans les formules d'ouverture<sup>7</sup> et de clôture<sup>8</sup>. Le recours à ces formules stéréotypées vise à conférer une grande dignité à la parole écrite, encore renforcée par l'effacement des régionalismes, très rares (1 % des formes lexicales), car ils sont non seulement inappropriés à l'écrit – les dialectes se parlent mais ne s'écrivent pas ou peu –, mais encore contraires à la hauteur de vue recherchée par les scripteurs. Pour le lecteur contemporain, l'émotion particulière suscitée par ces correspondances tient sans doute, non seulement au contraste entre la délicatesse des sentiments et « les allures un peu frustrées de leur écriture » (Steuckardt 2015 : 13), mais aussi au ton cérémonieux qui les imprègne et qui témoigne, probablement, du caractère hors-norme de l'événement traversé, qui, pour être dit, doit passer par des formes non-ordinaires.

Les analyses morphosyntaxiques révèlent aussi la faible présence des signes de ponctuation, le recours aux ellipses<sup>9</sup>, qui répondent à un besoin d'économie d'écriture et donnent l'impression d'un flux verbal, c'est-à-dire d'une transposition de l'oral à l'écrit qui, à l'inverse de l'utilisation de syntagmes figés et de tours stéréotypés, recrée quasi-charnellement la présence du scripteur dans sa lettre. On écrit alors pour être là. L'écriture devient une écriture de vive voix, avec sa musique propre, faite du ressassement des mêmes thèmes – la famille, la guerre – et de la répétition de la plainte qui transforme la lettre en véritable mélodie.

Enfin, le volume aborde la question essentielle du lien des scripteurs avec la guerre et la nation à travers leurs pratiques de l'écrit. L'utilisation rare de l'argot de la guerre paraît reposer sur des « raisons essentiellement pragmatiques » (Bianchi

7. Exemple : « Je viens par celle lettre vous faire savoir l'état de ma santé qu'elle se trouve fort bonne et désire que ma présente vous trouvera de même » (Laurent Pouchet, le 15/05/1915).

8. Exemple : « Je ne vois pas autre chose à te dire pour le moment que de bien t'embrasser du fond du cœur. Ton beau-frère pour la vie » (Laurent Pouchet, le 27/04/1915).

9. Exemple : « il ly avait 2 plaque chocolat 1 paquet tabac et un papier cigarette » (Laurent Pouchet, le 19/12/1914).

2015 : 128). Pour ces soldats, en majorité issus des campagnes, la composante argotique de la langue populaire est peu familière et, de plus, elle se prête mal à l'expression des messages primordiaux qui concernent surtout la santé. La peur d'être incompris est également à prendre en considération, de même, et l'on aborde ici la question de l'expérience combattante, que le souci de préserver une langue qui renvoie à cette expérience. En d'autres termes, le concept de « conscience linguistique », repris à Jean-Claude Bouvier, concerne non seulement les usages de la langue nationale mais aussi ceux de l'argot conçus tous deux comme légitimant, mais de manière sensiblement différente. Dans un cas, il s'agit d'employer toute son énergie pour écrire une « belle lettre », digne de son statut de soldat et de citoyen. Dans l'autre, il importe d'émailler son propos de quelques mots d'argot ou de français populaire en usage sur le front afin d'affirmer son appartenance à la communauté combattante. Dans les deux cas, le message est politique, et plus largement, culturel.

**V. L. :** Les 21 et 22 juin 2018, le Céditec<sup>10</sup> a organisé à Créteil un colloque interdisciplinaire intitulé « Donner la parole aux “sans-voix” ? Acteurs, dispositifs et discours » ayant pour objectif de penser collectivement les modalités, les formes et les enjeux des prises de parole de ceux qu'on catégorise par opposition aux élites sociales et culturelles. Quelques jours auparavant, lors du colloque international et interdisciplinaire « La Grande Guerre des gens ordinaires. Correspondances, récits, témoignages », organisé à Montpellier du 14 au 16 juin 2018<sup>11</sup>, tu as tenu une conférence invitée<sup>12</sup> interrogeant la catégorie de « l'ordinaire » d'un point de vue épistémologie et historiographique. Tu posais dans ce cadre la question du témoignage « ordinaire », de sa valeur et de son utilité pour l'intelligibilité de l'événement guerrier. Pourrais-tu expliciter comment se forment, du côté des historiens, les enjeux et les problématiques de la catégorie de l'« ordinaire » ?

**O. R. :** Cette catégorie est en soi problématique. Qui sont les individus « ordinaires » et comment caractériser un témoignage « ordinaire » par rapport à un témoignage « extra-ordinaire » ? Cette interrogation fait l'objet du questionnement des historiens depuis plus d'un demi-siècle. Découvrir, analyser, conserver les traces laissées par tous ceux qui n'étaient pas au sommet de la pyramide sociale et culturelle est aussi au cœur de l'enquête historique, suivant les prescriptions de Michel de Certeau (1980) qui dédiait à « l'homme ordinaire » son *Invention du quotidien* en 1980. L'historien peut ainsi avoir l'impression d'accéder à la profondeur de l'espace social, du moins peut-il s'en approcher de plus près.

10. Comité d'organisation : Dominique Ducard, Benjamin Ferron, Émilie Née, Claire Oger, Ho Thi Hoa, Coralie Pereira da Silva, Nicanor Tatchim (Université Paris-Est Créteil, Céditec).

11. Comité d'organisation : Agnès Steuckardt, Corinne Gomila, (Université Montpellier-3, Praxiling, UMR 5267), Chantal Wionet (Université d'Avignon, Centre Norbert-Elias, UMR 8562).

12. Roynette O., 2018, « Les métamorphoses du témoin « ordinaire » dans l'historiographie du Premier conflit mondial », conférence invitée au colloque « La Grande Guerre des gens ordinaires. Correspondances, récits, témoignages », Montpellier, 15 juin 2018.

Avec la Première Guerre mondiale, beaucoup d'hommes et de femmes qui n'avaient aucune visibilité pour l'historien sont sortis du silence, contraints par l'évènement guerrier qu'ils contribuent de ce fait à constituer, à en conserver la trace dans leur vie individuelle et dans celle de la communauté familiale, villageoise, professionnelle à laquelle ils appartenaient. Grâce aux initiatives menées à l'occasion du centenaire de la Première Guerre mondiale, l'ampleur des fonds recueillis et numérisés provenant des « gens ordinaires » a été considérable, notamment grâce à la « Grande Collecte » lancée en 2013<sup>13</sup>, au point de rendre caduque « l'ordinaire » comme catégorie. « Il n'y a plus, pourrait-on dire, d'anonymat des humbles » affirmait récemment Emmanuel Pénicaut (2016 : 18), l'un des conservateurs du patrimoine en charge de la « Grande Collecte ».

Dans le colloque de Montpellier<sup>14</sup>, l'écriture des « gens ordinaires » forme la matière d'une investigation sur leur histoire, leurs pratiques langagières, leur existence et leur subjectivité. De mon côté, j'ai souhaité montrer comment le « témoin ordinaire » a été inventé par les historiens qui commencent à écrire l'histoire du conflit. J'ai émis l'hypothèse que c'est au cœur de la Première Guerre mondiale, en raison de la profondeur sociale de la mobilisation dans les pays belligérants, qu'a véritablement émergé – avec prudence – la figure du témoin « ordinaire » et, qu'au fur et à mesure de l'évolution historiographique, sa définition et sa place se sont transformées jusqu'à aujourd'hui.

Le premier à formuler cette question fut un spécialiste de littérature, Jean Norton Cru. C'est avec son ouvrage *Témoins*, paru en 1929, qu'une première révolution épistémologique vit le jour grâce à la mise au premier plan de la dimension sociale du témoignage combattant, qui eut pour effet de donner aux « simples », c'est une des expressions que Jean Norton Cru utilise, un statut ambigu, entre reconnaissance et méfiance. En effet, en hissant le témoignage combattant au cœur d'une épistémologie de la guerre, il contribua à promouvoir des scripteurs peu ou pas gradés, plus crédibles selon les critères d'objectivité qu'il avait lui-même définis, mais dont il restreignit toutefois le spectre social aux intellectuels combattants tant sa méfiance était profonde à l'égard d'une écriture « populaire » qu'il percevait comme nécessairement mensongère et dominée.

C'est à partir de ce moment inaugural que furent ensuite posés les termes du dialogue entre historiens et témoins « ordinaires », jusqu'à la publication des mémoires du tonnelier Louis Barthas en 1978, qui marqua une deuxième étape importante vers la prise en compte par les historiens de récits produits à l'extérieur du monde confiné des élites. Ce n'est que très progressivement, en effet, que s'opéra dans le discours historien un « retour des exclus » (Prost, Winter 2004 : 30), comme le

13. Voir notamment la plate-forme Europeana 14-18 ([www.europeana.eu](http://www.europeana.eu)) qui regroupe à ce jour près de 200 000 sources textuelles numérisées à l'échelle européenne, sans compter les images, les sources audiovisuelles et les objets.

14. Steuckardt A., Gomila C., Wionet C. (dir.), *Gens ordinaires dans la Grande Guerre : correspondances, récits, témoignages*, à paraître.



montre l'analyse de *Vie et Mort des Français* d'André Ducasse, Jacques Meyer et Gabriel Perreux, considéré comme un point d'inflexion majeur dans l'historiographie du conflit. Publiée en 1959 par trois anciens combattants normaliens et agrégés de l'Université, l'analyse se situait dans la filiation directe de celle de Jean Norton Cru. Si elle rendait visibles quelques écrits présentés comme « populaires », poèmes et chansons notamment, cette visibilité demeurait étroitement assujettie à un système de représentations qui justifiait la médiatisation dont ils étaient en réalité l'objet par les classes dominantes, et notamment par les intellectuels. Cet ouvrage, qui va diffuser une image de l'expérience combattante plus réaliste au cours des années 1960-1970, contribua ainsi à ancrer dans les imaginaires collectifs le statut éminemment second du soldat « ordinaire » par rapport à sa propre histoire. Aussi la publication en 1978 des carnets de guerre du tonnelier audois Louis Barthas introduisit-elle une forme de séisme.

La publication à l'initiative de Rémy Cazals, chez François Maspero, s'inscrit dans le vaste mouvement qui voit alors éclore, notamment grâce à cet éditeur engagé, une série d'autobiographies ouvrières qui vont transformer le paysage de l'histoire sociale contemporaine. Elle dévoile au lecteur un récit écrit par un acteur lucide, par un militant politique antimilitariste et pacifiste, conscient des déterminations qui pèsent sur lui, mais décidé à n'en pas dépendre entièrement, ce qui contribue alors à modifier le regard posé jusqu'à présent sur la grande masse des combattants. La publication des carnets de Louis Barthas marque une deuxième étape importante vers la prise en compte par l'historien de récits produits à l'extérieur du monde confiné des élites.

Enfin, à partir des années 1980 et de l'affirmation d'une histoire sociale et culturelle de la guerre, l'analyse de ce corpus « populaire », en cours d'élargissement, a permis, non sans polémiques, de reconsidérer à la lumière d'autres disciplines, notamment grâce aux linguistes et aux littéraires, les formes du témoignage et de rendre moins intangible cette partition entre culture savante et culture des élites à l'œuvre dans l'usage historien de l'ordinaire comme catégorie d'analyse.

**V. L.** : Je voudrais finir cet entretien en abordant la question des méthodes d'analyse statistique des textes en histoire à l'heure des humanités numériques. Si les analyses langagières font désormais partie des pratiques des historiens, on peut regretter que celles-ci tendent, non seulement à n'accorder qu'une faible part à la problématisation du langage (Guilhaumou 2007) mais aussi à ne pas se saisir – autant que la géographie par exemple – des méthodes textométriques, qui prorogent et renouvellent le programme de la lexicométrie initiée à l'ENS de Saint-Cloud dès 1970 (Tournier 1967 ; Demonet *et al.* 1975). L'appel à communication<sup>15</sup> pour le récent colloque « Histoire, Langues et Textométrie »<sup>16</sup>, organisé à l'université Paris 1 en janvier 2019, remarquait très justement que l'ère du numérique profitait

15. <https://serd.hypotheses.org/1701>

16. Comité d'organisation : Stéphane Lamassé, Octave Julien et Léo Dumont.

principalement, du côté des sciences historiques, à la pratique du text-mining envisagé comme « une aide au dépouillement d'archives textuelles massives ». Quels sont les différents facteurs qui participent, selon toi, à expliquer que les sciences historiques tendent à délaissier l'utilisation des méthodes textométriques ?

**O. R.** : Il me semble que les approches lexicométriques appliquées aux archives textuelles produites pendant la Première Guerre mondiale constituent une voie d'analyse très féconde. Elle est toutefois moins empruntée par les historiens qui semblent s'en être en partie détournés depuis les travaux pionniers des années 1970-1980 sur le lexique politique (Prost 1974 ; Peschanski 1989). Sans doute faut-il y voir un effet du recul des méthodes sérielles et de la perte de vitesse de l'histoire quantitative face à la montée en puissance de l'histoire culturelle à partir de la fin des années 1980. Pour la Première Guerre mondiale, l'analyse qualitative et quantitative à partir de corpus retrouvés ou reconstitués a été principalement le fait des spécialistes des sciences du langage et les historiens, dont je fais partie, n'ont fait qu'utiliser leurs résultats pour nuancer et infléchir des analyses beaucoup trop sommaires.

L'approche quantitative (lexicologie sérielle) et l'analyse du discours ont par exemple permis de mettre en évidence les différents filtres que les dictionnaires, censés refléter une langue « réelle », ont mis en œuvre pour construire une image de la langue écrite, mettant ainsi en évidence les précautions à observer vis-à-vis de sources qui donnent davantage accès aux systèmes de représentations des auteurs et à leurs positions dans le champ des discours mobilisateurs du temps de guerre, qu'aux pratiques avec lesquelles elles entrent, néanmoins, en interaction.

Autre exemple, l'analyse sérielle a permis de relativiser l'usage pendant le conflit d'une « langue des tranchées » ou d'une « langue de guerre », qui fut bien une invention, au sens où l'entend l'histoire culturelle, c'est-à-dire une construction adaptée au contexte de la guerre, plutôt qu'un ensemble de pratiques très largement diffusées dans l'espace social, même si elles n'en sont pas absentes. Sur ce point, l'histoire culturelle, lorsqu'elle rencontre les outils de la linguistique, démontre son efficacité à déconstruire des catégories toutes faites et à interroger les identifications ou les représentations parfois hâtives.

## Références bibliographiques

- BIANCHI N., (2015), « Mots du peuple et pratique de l'écrit », in Steuckardt A. (dir.), *L'écriture de Poilus ordinaires*, Uzès : Inclinaison, 125-142.
- BRANCA-ROSOFF S., SCHNEIDER N., (1994), *L'Écriture des citoyens. Une analyse linguistique de l'écriture des peu-lettrés pendant la période révolutionnaire*, Paris : Klincksieck.
- BERR H., (1939 [1921]), avant-propos de l'ouvrage de Joseph Vendryès, *Le Langage, introduction historique à l'histoire*, Paris : Albin Michel.
- BOURDIEU P., (2001 [1982]), *Ce que parler veut dire. L'Économie des échanges linguistiques*, Paris : Fayard.
- CAZALS R. (éd.), (2003 [1978]), *Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, Paris : La Découverte.
- DE CERTEAU M., (1980), *L'Invention du quotidien*, Paris : Gallimard.
- CRU J. N., (2006 [1929]), *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Nancy : Presses Universitaires de Nancy.
- DECLERCQ C., WALKER J. (dir.), (2016), *Languages and First World War*, vol. 1, *Communicating in a Transnational War, Representation and Memory*, vol. 2, Basingstoke : Palgrave Macmillan.
- DEMONET M., GEFFROY A., GOUAZÉ J., LAFON P., MOUILLAUD M., TOURNIER M., (1975), *Des tracts en mai 68. Mesures de vocabulaire et de contenu*. Paris : Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- GUILHAUMOU J., (2007), « L'analyse de discours du côté de l'histoire », *Langage et Société*, 121/122, 177-188.
- GUILHAUMOU J., MALDIDIER D., PROST A., ROBIN R., (1974), *Langage et idéologies. Le Discours comme objet de l'histoire*, Paris : Éditions ouvrières, 80-116.
- MALDIDIER D., NORMAND C., ROBIN R., (1972), « Discours et idéologie : quelques bases pour une recherche », *Langue française*, 15, 116-142.
- MAURIN J., (1982), *Armée-guerre-société : soldats languedociens (1889-1919)*, Paris : Publications de la Sorbonne.
- MEILLET A., (1906), *L'État actuel des études de linguistique générale. Leçon d'ouverture du cours de grammaire comparée au Collège de France*, Chartres : Imp. De Durand.
- PÉNICAUT E., (2016), « La "Grande Collecte" : du bon usage des archives privées de la Grande Guerre », in Henwood P., Bazin P.-R. (dir.), *Écrire en guerre, 1914-1918. Des archives privées aux usages publics*, Rennes : PUR, 17-21
- PESCHANSKI D., (1989), *Et pourtant ils tournent. Vocabulaire et stratégie du PCF (1934-1936)*, Paris : Klincksieck.
- PROST A., (1974), *Vocabulaire des proclamations électorales de 1881, 1885 et 1889*, Paris : Presses Universitaires de France.
- PROST A., WINTER J., (2004), *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris : Seuil.
- ROBIN R., (1973), *Histoire et linguistique*, Paris : Armand Colin.

- ROYNETTE O., (2000), *Bons pour le service. La Caserne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris : Belin [2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée 2017].
- ROYNETTE O., (2004), *Les Mots des soldats*, Paris : Belin.
- ROYNETTE O., (2010), *Les Mots des tranchées. L'Invention d'une langue de guerre, 1914-1919*, Paris : Armand Colin.
- ROYNETTE O., (2015), « La Grande Guerre : un événement de langage ? », in Poirrier P. (dir.), *La Grande Guerre. Une histoire culturelle*, Dijon : Éditions universitaires de Dijon, 178-189.
- ROYNETTE O., SIOUFFI G., STEUCKARDT A. (dir.), (2010), *La Langue sous le feu. Mots, textes, discours de la Grande Guerre*, Rennes : PUR.
- STEUCKARDT A., (2015), « Sans point, ni virgule », in Steuckardt A. (dir.), *L'Écriture de Poilus ordinaires*, Uzès : Inclinaison, 91-100.
- STEUCKARDT A. (dir.), (2015). *Entre village et tranchées. L'Écriture de Poilus ordinaires*. Uzès : Inclinaison.
- STEUCKARDT A., GOMILA C., WIONET C. (dir.), à paraître, *Gens ordinaires dans la Grande Guerre : correspondances, récits, témoignages*.
- TOURNIER M., (1967), « Vocabulaire politique et inventaire sur machine » et « Méthode d'inventaire exhaustif du vocabulaire des textes politiques français », *Cahiers de lexicologie*, 10, 67-102.